

UN HALLOWEEN EN AVALLON

Eric Téhard

Nouvelle Jeunesse

© Eric Téhard

ISBN : 978-2-9537959-1-2

Dépôt légal : avril 2017

*À Estélie et Enora,
qui aiment tant les histoires,
et que celle-ci attend
tranquillement.*

Les sentiers de l'île commencent à se couvrir de feuilles que la terre transforme en un tapis humide et odorant. L'automne. Le premier automne de Medjine, qui n'avait pourtant pas besoin de cette découverte pour connaître la mélancolie. Certes, ça pourrait être beau, cette mosaïque de vert jaunissant, d'ocre rougeoyant, mais il y a la pluie, ces vêtements lourds, cet imperméable, ce pull qui gratte, ces bottes qui seules défient les flaques, tous ces empêcheurs de respirer par tout le corps, auxquels Medjine peine à s'accoutumer. Et puis trouver ça beau, elle n'en a pas envie.

Avant de venir, elle a consulté plein de sites pour se faire une idée. Si au moins il y avait de la neige, mais elle a bien vu qu'il y avait peu d'espoir de ce côté-là. « Climat doux », a-t-elle lu sur le site du Comité de tourisme de Bretagne. C'est ça, « doux » ? Ce crachin qui vous glace l'intérieur ? « Très rarement en dessous de zéro », disait encore la page climatique. Qu'est-ce

que ce serait ? Et pourtant, voir la neige, Medjine a l'impression que ça pourrait changer quelque chose.

Elle se souvient très bien d'une autre page du site consacrée à l'île :

Avallon, selon des récits légendaires issus de vieux mythes celtiques, est l'île sur laquelle la fée Morgane et ses sœurs auraient vécu et où elles auraient emmené le roi Arthur blessé pour le soigner. Elles l'y auraient plongé dans une sorte de sommeil, à l'abri du temps, dont il doit se réveiller un jour pour régner à nouveau sur un royaume réuni par un esprit de justice et de fraternité.

Très peu touristique, à cause de son éloignement du continent, de l'absence d'hôtel ou de camping, l'île, peuplée d'à peine deux cents habitants, est surtout visitée par des navigateurs de tous horizons. Elle présente une côte douce tournée vers le continent, où l'on trouve le village de Porzh-ar-Brini, son port de pêche, le débarcadère et la plage, et une côte océanique sauvage, très découpée, offrant au promeneur curieux quelques minuscules criques accessibles à marée basse.

Les Avalloniens racontent volontiers que, l'île ayant servi d'étape à de nombreux bâtiments reliant l'Europe

et l'Amérique, jusqu'aux terre-neuvas et aux pêcheurs d'Islande, les femmes y étaient encouragées à « recevoir l'offrande » des marins de passage pour enrichir le sang de l'île.

Une côte « douce » aux errements des visiteurs donc, tandis que la « sauvage », ces derniers temps, accueille l'errance quotidienne de Medjine.

Medjine a treize ans. Elle n'est sur l'île que depuis trois mois. Sa mère en est originaire. C'est d'elle que l'adolescente tient son petit format et ses rondeurs énergiques. Son teint café au lait, sa tignasse épaisse façon crinière, c'est un mélange des deux parents. Et son sourire, que l'on ne voit plus guère, personne ici ne peut savoir qu'il lui vient de son père...

Maudit tremblement de terre !

Medjine est née et a grandi en Haïti. Sa mère, Marianne, y est allée en tant qu'institutrice, dans un village côtier du nom de Carrefour-Guinée. Elle est très vite tombée amoureuse du pays. Elle est également tombée amoureuse d'un homme. La vie est aussi simple, voilà comment, ou plutôt pourquoi un bébé est né, qu'on aurait pu appeler Aveline, Guinalda ou Rozenn. Ce fut Medjine.

Le 12 janvier 2010, à 16 heures 53 minutes et une

pincée de secondes, le papa adoré se trouvait à Jacmel, ville moyenne du sud d'Haïti, quand la terre s'est mise à trembler. Au début il n'a pas senti grand-chose, s'étonnant d'entendre enfler un concert de cris venant de maisons où la danse des assiettes n'annonçait rien de bon. Puis il a vu : une maison à deux étages, tout près de lui, perdre son rez-de-chaussée, ratatiné en une seconde. Et à son tour, il a senti, tombé à terre, passant à quatre pattes le reste de la cent-cinquantaine de secondes que dura la secousse. Il n'a pas osé croire ses sens, d'abord, quand ils l'ont informé qu'elle avait pris fin. Il s'est quand même levé, et il est resté là un certain temps, croisé par des gens qui marchaient ou couraient en tous sens, déboussolés. Puis, parmi les clameurs innombrables, il en a perçu une, un appel à l'aide, qui venait de la maison effondrée. Revenu de son hébétude, il a sauté sur le balcon de l'étage rétrogradé et a disparu à l'intérieur. C'est ce qu'attendait, du moins Medjine l'imagine-t-elle ainsi, le monstre épileptique depuis baptisé Goudougoudou, pour connaître sa seconde crise. Un autre étage et un papa de moins, comme Medjine l'apprendrait le lendemain, à Carrefour-Guinée, où la secousse avait été moins forte.

Moments terribles, où rien d'un corps de père ni de mari ne pouvait être pleuré. Tombeau de béton pour lambeaux de chair. Un collègue pourtant l'avait vu,

dont le témoignage coupait court aux espoirs fous qu'on se bâtit contre toute raison en pareils cas. Une faille alors s'est creusée dans l'histoire de Marianne avec ce pays qui lui était jusqu'ici la plus douce blessure. Un abîme de souffrance, à quoi seul le départ semblait pouvoir faire rempart. Voilà pourquoi six mois plus tard Medjine débarquait sur cette île, dans la maison d'une grand-mère qui lui était une parfaite étrangère.

De : Natacha (natachoukiss@yahoo.fr)

A : Medjine (medjine.lglc@hotmail.com)

Date : 10/09/2010

Coucou Jinou,

Ça va ? Tu tiens le coup ? J'espère que le froid n'est pas trop dur. T'as vu la neige ?!

Ici nous avons eu toute une semaine sans réseau internet !!! Heureusement le réseau Télédyol a bien fonctionné, alors on a pu faire passer le temps. Et comme je suis pas égoïste, je partage. La chance d'avoir une copine comme moi ! Allez, c'est parti :

1. Judith et Vladimir, c'est fini ! Bijou dit que c'est à cause de Manila, et qu'on la verra bientôt s'afficher avec Vladimir... A suivre, je te dirai.

2. Midline a eu un petit frère, Johnson. J'en connais qui guettent déjà pour savoir s'il ressemblera un peu à

Papouche.

3. J'ai monsieur Jambon en français cette année. Je vais voir s'il regarde les filles autant qu'on le dit.

4. Gros-dent a pris une noix de coco sur la tête. Depuis le temps qu'on lui dit de ne pas se mettre juste sous les cocotiers pour sa sieste. Il n'arrêtait plus de répéter que si Goudougoudou ne lui avait rien fait, c'est pas un cocotier qui allait le tuer. Bim ! Sur le front ! Et personne n'ose encore prendre sa place pour vendre des sodas sur la plage. Il est à l'hôpital, dans le coma. Goudougoudou a dû remuer une paupière.

5. Yveline est très malade. Elle est tombée dans la rue juste après avoir croisé un homme qui lui a dit qu'elle avait une belle coiffure.

Bon, ça suffit pour aujourd'hui. Je continuerai bientôt, mais j'attends de tes nouvelles. Tu n'as rien dit depuis le mail où tu annonçais ton arrivée. Comment va ta mère ? Et ta grand-mère, elle est comment ? J'espère que ça se passe bien, parle-moi d'elle. Et raconte-moi la neige quand tu la verras !

Bizbizbizbizzzzzzzzzz !!!

Selon la carte que Medjine a scrutée avec toute l'application possible, le point que ses yeux fixent à l'horizon doit se trouver sur une ligne qui traverse la Caraïbe. En balayant un peu plus large, elle est sûre qu'Haïti ne lui échappe pas. Mais le vent n'apporte rien d'autre que la rumeur des vagues, et celles-ci se soucient peu de relayer les messages humains. Medjine surplombe la mer, basse à cette heure mais pas apaisée, et aperçoit un mince banc de sable devant la falaise rocheuse. Elle est déjà descendue deux fois dans cette crique, Ouf-an-Nor, le chemin n'est pas si ardu, et la seconde fois elle a repéré une sorte d'entrée étroite dans la pierre qui pourrait annoncer une grotte, certainement engloutie à marée haute. La mer commençait à remonter, elle a renoncé. Mais pas cette fois, elle a le temps. Ses bottes à crampons, son ciré, maudit équipement de rigueur, la protègent de la glissade et du crachin de fin octobre. La terre du chemin laisse vite place au granit foncé qui oblige à

des séries de bonds comme en auraient aimé les cabris de Grann Edélia, toujours fourrés sur la moindre petite éminence, la plus inconfortable. Medjine arrive sur le sable, grimpe encore deux petits rochers et se trouve devant l'ouverture. Oui, ça s'enfoncé, au moins un peu car la lumière avare comparée à celle des plages haïtiennes ne permet pas de voir loin. Medjine entre. Un pas, deux pas, et déjà le son de la mer lui arrive différent, assourdi, un peu comme dans un coquillage. Les parois sont très proches mais elle peut encore avancer sans risquer d'être coincée. Alors elle continue. Le chemin fait rapidement un léger coude, la lumière disparaît d'un coup. Medjine s'arrête, ferme les yeux, trouve agréable le mélange de bruits atténués mêlés à sa propre respiration qui enfle, laissant deviner du vide qui s'étend encore devant elle ou au-dessus. Elle n'est plus nulle part, peut donc être partout. A son esprit de faire le reste. Elle écoute, écoute, concentrée et presque abandonnée. Grann Edélia, qui connaît peu de français, répète souvent cette phrase qu'elle a faite sienne dans la langue de Molière : « Qui cherche trouve ». Alors soudain Medjine entend :

- Tu es en avance !

« En avance ».

Medjine voit ces derniers mots s'écrire en lettres brillantes au dos de ses paupières. La voix résonne dans sa tête, nasillarde. Elle hésite à ouvrir les yeux, et reste comme ça quelques secondes. Rien de nouveau, elle a peut-être rêvé. Il faut bien les ouvrir. Medjine sursaute, son cœur s'emballe comme des dents claquant de froid. La chose qui est devant elle, même si l'obscurité ne permet pas de la voir au mieux, c'est un squelette, enveloppé dans un grand manteau noir et coiffé d'un chapeau à large bord. Il lui barre le chemin de la sortie. Medjine a encore la présence d'esprit de croire à une mauvaise blague, d'espérer que quelqu'un se cache derrière le tas d'os, mais quand elle entend à nouveau la voix, cet espoir s'envole.

- Il te faut peut-être ça pour que tu comprennes ?

Là, d'on ne sait où, le squelette sort une faux avec la lame tournée vers l'extérieur. Medjine, plus tard, se demandera d'où lui est venue la force de parler presque

normalement, sachant à quel point elle se sentait tétanisée :

- Vous êtes... la Mort ?

- La mort, oh ! On ne la rencontre pas. Je suis plutôt son serviteur. Si tu préfères, je peux aussi me montrer ainsi.

Aussitôt il se transforme. C'est toujours un squelette, mais il porte un chapeau haut de forme, un nœud papillon et une veste en queue de pie. Medjine reconnaît Baron Samedi, le dieu de la mort dans le vaudou haïtien. Elle se souvient d'une représentation de ce personnage qui l'effrayait petite, quand elle ouvrait en cachette un livre de sa mère sur l'étrange religion héritée de l'Afrique. Mais il n'y a pas de livre à refermer ici. Elle n'est capable de rien d'autre qu'attendre.

- Pose ta question, dit-il finalement.

La voix est effrayante, mais Medjine ne croit pas y déceler d'agressivité. Les mots lui viennent :

- Vous avez dit que je suis en avance. Alors vous m'attendiez, vous devez m'emporter ?

- Un jour, bien sûr. Mais il peut aussi s'agir d'autre chose.

- De quoi ?

Medjine a parlé sur un ton vif, sans bien démêler les

sentiments qui l'animent.

- Ne t'ai-je pas dit que tu étais en avance ? reprend le personnage aux yeux vides en s'approchant de la jeune fille jusqu'à presque lui toucher le visage. Alors si tu veux le savoir, reviens ici le premier soir du mois prochain, et tu apprendras beaucoup de choses.

Sur ces mots, il passe devant Medjine en l'effleurant de son manteau, sans qu'elle sache quand il a repris sa première apparence, et il disparaît dans les profondeurs de la grotte.

De : Medjine (medjine.lglc@hotmail.com)

A : Natacha (natachoukiss@yahoo.fr)

Date : 25/09/2010

Salut Natou,

Merci pour toutes ces nouvelles. Ici le réseau internet fonctionne bien, ce qui m'étonne car c'est vraiment un endroit perdu, mais pour le télédyol, c'est zéro. Alors j'aurai besoin que tu me dises régulièrement ce qui se passe à Carrefour-Guinée.

Moi, je ne vais même pas à l'école, ma mère s'occupe de me faire faire le programme de Troisième. C'est possible, la scolarité à la maison. Et pour gagner de l'argent elle a trouvé une place dans un organisme de cours par internet. Elle suit plusieurs élèves qui ne vont pas à l'école.

Avec elle, je dois te dire que ça ne va plus très bien. Je lui en veux d'être partie comme ça. C'est comme si

elle avait tiré un trait sur tout ce qui faisait ma vie. Je sais qu'elle aimait mon père, mais ça me fait un peu comme si elle l'avait trahi. On dirait qu'elle a encore besoin de se protéger, mais de quoi ? Elle fait comme si on était bien sur cette île, comme si c'était la meilleure chose qui puisse nous arriver d'être ici, mais c'est complètement perdu, il n'y a rien à faire. Pour arriver ici il a fallu prendre le bateau. La mer bougeait beaucoup, j'avais l'impression qu'elle pouvait faire ce qu'elle voulait de nous. Ce sol qui ne tenait pas en place, ça m'a rappelé le tremblement de terre, ça m'a rappelé papa. J'avais l'impression que Goudougoudou me faisait un petit signe, que papa était dessous et qu'il m'invitait à sauter pour le rejoindre.

Et puis il y a ma grand-mère. Franchement, elle n'a rien à voir avec Edélia. Elle s'appelle Mona et c'est tout ce que je sais d'elle. Nous vivons dans la même maison depuis plusieurs semaines mais nous sommes toujours des inconnues. Je n'ai pas l'impression qu'elle soit très contente de me voir là. Enfin, je ne sais pas. Nous vivons beaucoup entre nous trois. Je me promène souvent dehors, j'ai besoin de prendre l'air. Les quelques jeunes de l'île vont à l'école en pension dans une ville du continent. Certains reviennent le week-end, pas toujours. Ils reviendront tous pour les vacances de fin octobre. Moi, j'irai peut-être en

pension l'an prochain.

Tu me manques, ta façon de nous faire tous rigoler. Haïti me manque. Je n'ai pas encore vu la neige, mais je connais déjà le froid, le ciel triste, la pluie qui dure toute la journée et qui fait entrer le froid jusqu'aux os. Et c'est tout ce que j'apprends.

J'espère que tu vas bien. Salue les copines pour moi. Ta maman aussi. Salue Yvana, la fille de Gros-Dent, dis-lui que je pense à elle. Attention avec Jambon. Tu me raconteras tout, quoi qu'il se passe.

Ici, il ne se passe jamais rien.

Le retour s'est passé comme dans un rêve, avec l'impression d'avoir glissé en quelques secondes de la grotte à sa chambre, mais aussi comme dans un cauchemar avec la scène qui se rejouait en boucle dans sa tête. Quand même, avant d'arriver à la maison de Mona, Medjine a remarqué des décorations fantomatiques aux fenêtres d'une maison, et elle n'a pas pu s'empêcher d'y voir un écho de ce qu'elle avait vécu. Arrivée, elle est allée directement dans sa chambre et elle s'est couchée.

Elle dort. Contre-coup du stress. C'est l'appel à table qui la lève. Medjine se réveille dans un monde où l'image de la mort peut vous apparaître et jouer avec vos nerfs. Le sommeil n'a rien éclairci. Comment affronter maintenant la banalité d'un repas en famille, des échanges de sel, des politesses minimales de rigueur...

En s'installant, elle a le sentiment que son trouble est écrit sur son visage. Pour donner le change elle

choisit d'engager la conversation :

- C'est quoi, au juste, Halloween ?

- Avec tous les films américains que tu as vus, tu dois bien avoir une idée.

Certes, elle en a une.

- Ce n'est peut-être pas ça que ta fille voulait savoir, Marianne.

Il y a un petit bout de sourire au coin des lèvres de Mona. Medjine et elle se regardent un instant, et la jeune fille sent comme une clé que l'on tourne dans la serrure de son esprit.

- Avant d'être ce grand bal masqué qui fait l'affaire des marchands américains, c'était une fête appelée Samain chez les peuples celtiques, ceux d'ici, de Grande-Bretagne ou d'Irlande. C'était un moment où les hommes, les vivants, pouvaient entrer en contact avec le monde des morts et des dieux. Et puis, quand le christianisme est arrivé, les chrétiens ont transformé cette fête, c'est devenu la Toussaint, la fête des Saints, et le jour des défunts.

Un déclic, comme dans les films où un voleur effectue correctement la combinaison d'un coffre-fort : la fête des morts, la Toussaint, le premier jour du mois prochain ! Et ce quelque chose dans la voix de la vieille femme, comme si elles échangeaient

régulièrement des propos anodins.

- Merci grand-mère.

La soupe est épaisse, bien chaude, avec un goût qui lui rappelle la savoureuse soupe au giraumon du premier janvier en Haïti. Du potiron. Une douce chaleur se diffuse dans son corps et lui redonne courage. Le dîner n'est pas moins silencieux que d'habitude, et pourtant différent. Seule Marianne parle, quelques remarques culinaires, ou sur ses élèves par correspondance. Medjine a le sentiment de partager avec Mona la certitude qu'autre chose se joue. C'est pourquoi elle n'est pas vraiment étonnée quand, le dessert terminé, la grand-mère prend la parole :

- Ma petite fille, je vais te raconter une histoire. C'est mon grand-père, le père de ma mère, qui me l'a racontée.

Marianne regarde sa mère sans comprendre.

- C'est une histoire qui lui est arrivée une nuit...

- Maman, pourquoi tu lui racontes ça maintenant?

- Laisse, maman.

- Oui, laisse-moi raconter. Les histoires ont leurs moments. Et c'est le bon moment pour celle-ci.

La mère de Medjine, qui vient de se lever pour débarrasser, hésite quelques secondes, pose la pile d'assiettes dans l'évier puis vient se rasseoir.

- Medjine, reprend la grand-mère, tu dois savoir que les histoires ont toujours aidé les hommes à vivre, qu'ils ne seraient rien sans elles. Il y a des histoires qui s'inspirent de leurs rêves et les nourrissent en retour, il y a celles qu'une parole de travers, un pas de côté, un caprice de bête suffisent à faire naître. Elles enchantent le quotidien l'air de rien. Et puis il y a celles qui sont tissées de faits aussi indiscutables qu'une sentence capitale, et qui comme les premières nous font parfois approcher les plus grands mystères de la vie. L'histoire que je vais raconter appartient à la dernière catégorie.

Grann Edélia ! Grann Edélia parlant le soir, racontant les histoires de la famille ou des supposés ancêtres de supposés voisins. Le ton, l'assurance, l'atmosphère que la voix installe, Mona rappelle maintenant Grann Edélia par toutes sortes de choses inexplicables. Medjine écoute avec une attention qu'aucune cérémonie religieuse n'a jamais pu obtenir d'elle.

- Mon grand-père s'appelait Yann. Il était jeune. Il y avait fête au port, un bal de mariage, avec en plus des pêcheurs d'Islande arrivés l'après-midi. Ces gens-là avaient toujours des choses à raconter, en public ou à l'oreille des filles. Bien sûr, mon grand-père Yann y était allé, et il était très tard quand il se décida à rentrer. Le voilà donc sur un petit chemin de l'intérieur, la

route la plus courte mais pas la plus facile en pleine nuit. Il allait arriver à un petit pont de bois, quand il aperçoit une forme sur le côté du chemin. Il s'approche et distingue une femme, assise, la tête dans les bras. La robe est usée et elle est habillée trop légèrement pour la saison et pour la nuit. Yann se demande ce qu'elle fait là, il se dit qu'elle doit avoir froid.

- Eh là ! Ma bonne, que pouvez-vous bien faire ici à une pareille heure ?

Pas de réponse. Pas le moindre mouvement. Yann hésite. Si elle dort, faut-il la réveiller ? Seulement il n'aimerait pas apprendre le lendemain ou quelques jours après qu'on a retrouvé une femme morte sur un chemin de l'île. Alors il la touche. Sa peau est froide. Il craint le pire, mais elle lève finalement la tête. Le visage est maigre, creusé. Yann s'étonne de ne pas la reconnaître. Même dans l'obscurité il pensait bien qu'aucune silhouette d'Avallon ne pourrait lui être inconnue. Il prend pitié d'elle et il lui propose de l'accompagner jusqu'à un endroit où elle pourra manger et dormir au chaud. Elle répond :

- Vous êtes bien gentil, mais avant, il faut m'aider à retrouver le sabot que j'ai perdu dans ces buissons.

La voix surprend mon grand-père autant que les propos. Il regarde les pieds de la femme. Le sabot gauche manque effectivement, et le pied est nu. Alors

il commence à chercher. Comme il ne voit presque rien, il se met à quatre pattes et fouille les buissons avec ses mains. Il ne trouve rien.

- Vous êtes sûre que votre sabot est par ici ?

- Oui, c'est par là que je l'ai perdu, un peu plus loin. Vous devez presque y être.

Yann s'enfonce alors encore un peu et reprend sa fouille aveugle. Pendant qu'il cherche, il demande à la femme comment elle s'appelle.

- Mon nom est Soazig Strullu.

- Tiens ! dit Yann surpris, moi aussi je m'appelle Strullu ! Nous sommes peut-être cousins ?

A peine a-t-il dit cela qu'il entend un terrible fracas venant d'un peu plus loin sur le chemin. Il sort précipitamment du buisson. La femme n'est plus là. Il regarde partout autour, il l'appelle. Rien. Personne. Mais, là où elle était assise, il y a un sabot. Il le prend, appelle encore. Toujours rien. Tant pis, se dit-il alors. De toute façon, elle avait l'air un peu folle de la tête. Yann a fait ce qu'il fallait, il a essayé de l'aider. Il repart donc l'esprit tranquille. Bizarre, quand même, cette femme et cette histoire de sabot. Tout en ressassant l'épisode dans sa tête, il arrive au pont, et là il comprend la cause du grand bruit qu'il a entendu quelques instants auparavant : un arbre est tombé sur le

pont et l'a fracassé. Pas moyen de passer. Mon pauvre grand-père en est quitte pour revenir sur ses pas et prendre un autre chemin, moins direct. Arrivé à la maison de ses parents il s'écroule dans son lit et plonge dans un sommeil que rien ne peut perturber.

Le lendemain, dernier levé de la maisonnée, le voilà à table racontant sa drôle d'histoire. Il la conclut ainsi :

- Si cette femme n'avait pas été là, l'arbre serait peut-être tombé sur le pont pendant que j'aurais été dessus.

Et son père lui a demandé :

- Tu es sûr de son nom? Elle a bien dit qu'elle s'appelait Soazig Strullu?

- Oui, pourquoi ?

- Alors, celle que tu as rencontrée, c'est ta grand-mère. Elle est morte le jour où elle m'a donné naissance.

Medjine a mal dormi. Les visions et les doutes ont valsé dans sa tête. Au réveil, c'est l'épisode de la veille au soir qui s'impose d'emblée à son esprit, cette histoire de fantôme et le silence qui l'a suivie. Tout, après, jusqu'au coucher, s'est fait sans un mot ou presque. Mais tous les silences ne disent pas la même chose, et celui-ci, quoiqu'un peu lourd, semblait sourire par moments.

Medjine récapitule :

1. Elle a rendez-vous avec la Mort, ou presque, un squelette fringant et bavard, dans une grotte sans doute submersible, le premier soir de novembre, celui de la Toussaint. Surtout : la veille du jour des Morts.

2. Sa grand-mère choisit de se réveiller le soir-même de la première rencontre avec la Faucheuse, et pour raconter une histoire de mort. Comme pour dire que les vivants ne doivent pas craindre de rencontrer des morts.

Ça fait beaucoup de « mort » tout ça. Mais il y a

autre chose : Medjine prend conscience que si elle le veut, elle a une famille, presque une histoire sur cette île qu'elle croyait étrangère. Tout un arbre généalogique à découvrir. En Haïti, c'est Grann Edélia qui se chargeait de le transmettre, et de raconter les tribulations de chaque branche ou brindille. Ici, sur ce caillou, elle doit bien avoir quelques cousins...

Le temps file, la Toussaint est dans deux jours, et il faut se décider. Le soir. La nuit donc. Et puis il faut se renseigner sur l'heure de la marée basse. Tout ça est absurde.

Elle ira.

De : Natacha (natachoukiss@yahoo.fr)

A : Medjine (medjine.lglc@hotmail.com)

Date : 17/10/2010

Salut Jinou,

Tu vois, je mets autant de temps que toi à te répondre, mais ne va surtout pas croire que je le fais exprès. Peut-être que ça permet de réfléchir et d'avoir plus de choses à dire. Bon, commençons par les choses sérieuses :

1. Vladimir et Manila, c'est tout comme je te l'avais dit. Judith fait celle qui s'en fout. C'est peut-être vrai, surtout que maintenant Gégé lui tourne autour, le cousin de Vladimir.

2. Certains disent déjà que le petit Johnson est atteint de papouchite. Franchement, c'est vraiment trop tôt pour le dire, mais la pression monte. Je me demande si Jean-Rénold ne pousse pas un peu dans ce

sens pour ne pas avoir à assumer le bébé.

3. Jambon, il porte bien son nom, parce que vraiment il nous regarde comme des bons morceaux de viande, et il n'arrête pas de faire des blagues cochonnes. Souvent ça me fait rire, et en même temps je me demande comment on peut le laisser faire.

4. Gros-dent est toujours dans le coma, mais beaucoup de gens racontent qu'il se promène la nuit avec une noix de coco ouverte et qu'il crie : « Eau de coco ! Eau de coco ! ». On dit que si tu la bois, c'est lui qui va boire ta vie après pour ne pas mourir. J'ai vu Yvana, elle ne sait plus quoi dire.

5. Yveline est guérie. Du moins elle va mieux. Elle a coupé ses cheveux à la garçonne.

Allez, comme il se passe quand même de nouvelles choses, je te fais cadeau d'un :

6. Ma mère a un nouveau copain, il s'appelle Yawel¹ (tu te rends compte !) et il ne me plaît pas du tout. Je vais prendre patience, ça ne va pas durer.

Tu sais Jinou, je suis allée voir ta grand-mère. Je crois que ça lui a fait plaisir, c'était un peu comme si c'était toi qui venais la voir. Du coup elle a pas mal

1 Phonétiquement, cela signifie « Ils vont le voir », en créole haïtien. Un tel nom peut s'expliquer, lors d'une grossesse difficile, par la croyance des parents que certaines personnes feraient de la magie afin que l'enfant ne naisse pas.

La mer monte. Medjine attend maintenant depuis plus de deux heures. Son téléphone portable l'ayant lâchée la veille, c'est sa montre, consultée toutes les cinq minutes, qui traduit en chiffres l'écoulement du temps qu'elle perçoit de toute façon nettement, dans son corps autant que dans la tête. Elle vient de recevoir les premiers embruns et se dit qu'il n'est peut-être plus possible de prendre le chemin du retour. Jusqu'où l'eau va-t-elle monter ?

Pour venir, les choses ont été faciles. La chambre de Medjine, au rez-de-chaussée, donne sur la rue. Elle est passée par la fenêtre qu'elle a bloquée à l'aide d'une pierre lourde posée sur le rebord. Elle a pu s'éloigner à la lueur d'un ciel à l'obscurité cotonneuse, puis elle a allumé, quand nécessaire, la lampe de poche trouvée dans un tiroir de la cuisine. Ça semblait si facile, elle s'est alors laissé gagner par une exaltation maintenant tout à fait envolée. Est-ce qu'elle n'a pas rêvé son histoire de mort ? Est-ce qu'elle n'est pas coincée à

l'entrée de cette grotte qui attend sagement l'arrivée de la mer ? Encore quelques minutes et Medjine se traitera de tous les noms, de peur et de rage à l'idée de s'être mise en danger si ridiculement, mais un point lumineux lui apparaît au loin, sur la surface de l'eau. Il approche lentement. Medjine se torture les yeux et s'use le cœur à essayer de distinguer de quoi il s'agit, et elle finit par le savoir : c'est un bateau. Et puis cela se précise, des voiles apparaissent, celles d'un vieux gréement, elles semblent créer leur propre lumière brumeuse, un halo. Le navire se dirige droit vers la crique, droit vers la grotte. La profondeur ne devrait pas lui permettre de l'atteindre, mais que sait-on des bateaux des morts ? Car Medjine n'a pas de doute sur la nature de l'embarcation. A la proue, elle distingue, en ombre, la silhouette du personnage lugubre qui lui a donné rendez-vous. Loin de se rassurer de ne pas être venue pour rien, elle fixe le crâne qui maintenant se laisse deviner dans l'épaisseur de la capuche, et qui dégage le même halo que les voiles, comme pour mieux souligner la terrifiante obscurité qui lui tient lieu de regard.

Medjine pensait qu'elle dominerait mieux sa peur après l'avoir vu une fois, mais c'était sans compter sur le pouvoir de la nuit, le bruit des vagues sur les rochers, les grincements, les craquements de la mature,

c'était oublier qu'il y a des terreurs que l'on n'apprivoise pas. Elle a l'impression que les orbites vides aspirent l'intérieur de son crâne à elle, ça lui fait mal, elle voudrait s'en détacher, elle les fixe. Ils rient dans sa cervelle, le bateau se moque de la profondeur de l'eau, et l'homme de la Mort pourra bientôt sauter dans la grotte.

Medjine sent soudain tout son corps se rebeller ? Comme secouée d'une décharge électrique, elle se déprend de ce regard et s'enfuit vers l'intérieur de la grotte. Elle a allumé sa lampe de poche et court autant que le lui permettent ses jambes et sa vision courte du chemin. Elle a des haut-le-cœur, des sanglots, se cogne à la roche, se sent le souffle court. A un moment le chemin débouche sur une petite salle. Medjine est obligée de s'arrêter, comme son cœur est tenté de le faire, elle agite frénétiquement le faisceau de sa lampe pour trouver une issue, et quand enfin elle aperçoit un trou d'ombre une voix, LA voix, lui lance, résonnante :

- Medjine ! Sais-tu ce que tu fuis ?

Elle crie. Elle se rue vers le passage tout juste découvert. En voulant y pénétrer elle heurte la paroi. La lampe est tombée, éteinte. D'un coup, l'obscurité totale. Medjine n'est plus qu'un paquet de nerfs parcouru de milliers d'influx d'angoisse. Ses cris évoquent ceux qu'on entend chez certains fous. Sa

progression tâtonnante se brise sur le roc, mais elle continue. « Sais-tu ce que tu fuis ? » Non, Medjine ne sait pas.

De l'eau, ses mains la sentent sur les parois, ses pas la font parfois claquer, elle en perçoit le cliquetis sourd autour d'elle. Revient alors le spectre de la noyade. Elle s'arrête et, s'efforçant de faire taire ses gémissements, elle écoute. C'est comme une pluie, un bruit qui pourrait être apaisant ailleurs, mais insoutenable dans ce tombeau que Medjine a le sentiment de creuser à mains nues. Pas seulement une pluie. Une constance de cours d'eau. Avancer pourtant, reprendre, plus doucement, son chemin absurde, c'est la seule chose qui s'impose à Medjine. Elle doit parfois passer de profil, souvent se baisser, se mettre à quatre pattes même. Quand, à un moment, elle se rend compte que, pour continuer, il va lui falloir ramper, tête baissée, coudes serrés, au risque d'être bloquée, elle s'écroule, se recroqueville et pousse un cri de bête blessée. Les images se bousculent, sa mère qui l'a amenée sur cette île de malheur, sa grand-mère qui l'a cruellement encouragée à venir trouver ici la mort la plus insupportable et qu'elle voudrait écorcher de ses ongles, mordre, étouffer, comme elle étouffera, c'est sûr, lentement, à moins que... Cette bouffée de haine a redonné à Medjine une petite pousse de courage. Après

tout, mourir pour mourir, peut-être vaut-il mieux regarder la mort en face, faire demi-tour, si des chemins de traverse qu'elle n'aurait pas repérés ne viennent pas l'égarer définitivement, et affronter l'être que nul vivant ne doit contempler qu'au seuil de son trépas. A moins que... Elle allonge un bras dans la venelle à rats qui l'a arrêtée. Cela semble s'élargir à nouveau après quelques dizaines de centimètres. Par réflexe, elle regarde. Et elle voit ! Elle croit, non, elle est sûre de voir sa main bouger, une ombre dans le noir. Elle se concentre pour que ses yeux s'adaptent. Ça ne change pas grand-chose, mais elle continue à percevoir, sinon de véritables formes, du moins un mouvement, et elle est certaine que ce n'est pas un mauvais tour joué par son esprit. Alors, retrouvant un peu de contrôle sur sa respiration, la joue contre le sol, elle se décide : elle avance.

C'était bien de la lumière. Medjine en a remonté le fil, don d'elle ne sait quelle Ariane, si ténu au départ que le doute s'est invité, mais au bout d'une alternance de marches quadrupèdes et de reptations la vision s'est affermie, est devenue nette, jusqu'à ce que le tunnel débouche sur une grande salle mystérieusement éclairée, impressionnante collection de stalactites et stalagmites engageant la lumière dans un réseau d'indéchiffrables reflets. Et puis surtout il y a dans tous les recoins de ce palais naturel, même sur les parties les plus inaccessibles de la voûte, des peintures pariétales dans des styles divers qui s'éloignent parfois beaucoup, pour les couleurs comme pour les formes, des animaux et des chasseurs préhistoriques dont Medjine a vu quelques exemples dans les livres. Une sorte de faille traverse la salle. Au fond coule un ruisseau qui semble puissant, alimenté par des suintements, des coulées multiples le long de la roche. Medjine regarde, sous une sorte de mini-cascade, un

couple enlacé. Levant les yeux pour voir d'où vient l'eau, elle distingue un petit trou, mais surtout un autre dessin donnant l'illusion que le liquide a pour origine un homme en train d'uriner. Non loin de là, une ronde entraîne et lie unijambistes, hommes à trois bras, cyclopes et autres personnages surdotés en têtes, pattes et seins. La peur ne s'est pas évanouie mais le spectacle fascinant qui se dévoile la tient en respect. Il y a aussi un petit personnage rieur qui se retrouve en plusieurs endroits de la grotte : il bande un arc et a une flèche plantée dans le dos. Medjine remarque aussi que beaucoup de dessins semblent dictés par le relief : telle protubérance rocheuse fournit un nez de bon aloi, telle bouche s'installe sur une anfractuosité bienvenue. Elle tombe à un moment sur un personnage si difforme, si laid, que Natacha aurait dit : « Sa figure lui fait mal ». Ce souvenir entretient le tison d'espoir en dépit du fait que l'issue, celle qui doit exister, continue à se dérober. Puis il y a les hybrides qui mêlent animal et végétal. Medjine a un début de sourire devant l'accouplement d'un homme dauphin et d'une femme arbre ; elle tente d'imaginer l'enfant. Et alors qu'elle creuse la vision d'un homme à tête d'âne, appuyé sur un bâton, l'autre main levée devant lui, semblant déclamer solennellement...

- Medjine, oublies-tu ce que tu cherches ?

La voix. De surprise, Medjine recule. Son pied se dérobe, elle perd l'équilibre et tombe quelques mètres plus bas dans le ruisseau assez profond pour l'engloutir. Retour de la panique qui lui fait même oublier le froid glacial de l'eau. Elle est emportée, lutte pour garder la tête hors de l'eau, entre à nouveau dans un tunnel. Le noir, encore. L'espace qui se réduit entre la surface et la paroi. L'eau qui malgré ses efforts entre dans sa bouche et poursuit vers les poumons. Le courant qui la tourne en tous sens et l'entraîne sous la surface. La fin qui semble si proche. La peur, immense. L'instinct qui peine à l'empêcher de crier...

La main.

Une main.

Une main saisit son poignet et la tire vigoureusement. Elle se sent émerger, ouvre la bouche, quête vainement l'air pendant qu'on la hisse dans ce qu'elle suppose être un bateau, et elle tousse, elle a l'impression qu'on boxe ses poumons, mais l'air se fraie enfin un chemin étroit, hésitant, puis sûr, large, et la lumière revient au monde.

Une douce lumière lunaire. Allongée au fond d'une barque, c'est la lune que les yeux de Medjine distinguent en premier. Puis les étoiles. Un ciel comme on n'en voit que sous les Tropiques. Déclat. Medjine se redresse et voit son sauveur.

C'est bien lui. C'est son père. En maillot de corps, pantalon retroussé, avec un chapeau de paille, il la regarde tranquillement, assis à l'arrière du canot. Il sourit. Medjine voit qu'ils sont sur une mer d'huile que seul trouble le roulis du bateau.

- Papa...

- Medjine, dis donc, je t'ai connue plus soigneuse au sujet de tes cheveux.

En effet, la belle crinière dont elle tire habituellement une certaine fierté fait davantage penser à un tas de broussailles. Elle parvient à rire.

- Et toi, je t'ai connu plus soigneux au sujet de ta tenue.

- Bah, tu sais, je suis un peu en vacances.

- Les vacances, ça se termine toujours à un moment.

- C'est sûr, comme la retraite. Il va bien falloir que ça arrive.

Elle veut se lever, se blottir contre son père. Il l'aide à garder l'équilibre, lui fait retirer les bottes, le ciré, le pull, lui passe son maillot et enfin l'accueille dans ses bras.

Medjine profite du silence, voudrait qu'il dure indéfiniment, mais le brise :

- Papa, tu sais ce qui s'est passé depuis ta... mort ?

- Oui ma chérie, je sais, et je sais ce qui te ronge.

Ça va trop vite, c'est trop simple. Medjine a besoin de ralentir.

- Nous sommes où, ici ?

- Nous ne sommes nulle part, au sens où tu l'entends, et pourtant nous sommes bien là. Tu dois laisser tomber ce genre de questions, car je ne pourrai pas te répondre. Et puis ce n'est pas ça que tu es venue chercher.

- Mais c'est toi que je suis venue chercher !

Elle a presque crié.

- Et tu m'as trouvé, ce qui n'est donné qu'à de très rares personnes. Il faudra que tu réfléchisses à ça. Tu m'as trouvé, et c'est suffisant.

- Papa...

- Non ma chérie, tu ne dois pas gaspiller ta présence ici en paroles. Regarde-moi. Comme tu es belle !

Il se tait. Medjine attend. Il reprend :

- Tu m'en veux. Je veux qu'enfin tu dises de quoi.

Medjine sent quelque chose fondre en elle. Elle comprend qu'il n'est plus possible de dire autre chose que la vérité.

- Je t'en veux d'être entré dans cette maison.

- Bien. Et à qui d'autre en veux-tu ?

- A maman. Elle t'a trahi. Elle m'a entraînée dans cette trahison.

- Bien. Et ?

Medjine inspire et soupire longuement avant de répondre :

- Je m'en veux à moi. Surtout. Je m'en veux... de vous en vouloir. Je sais que je n'ai pas le droit.

- Bien.

Rien de plus. Le père serre plus fort sa fille contre lui. Medjine écoute le silence. Elle le craint, comme elle craint qu'il se brise. Pourtant il semble avoir changé de nature. Une brise légère fait frissonner la surface de l'eau et engendre un murmure. Puis, soudain, de petits coups se font entendre et sentir sur la coque. Medjine se raidit.

- Ne t'inquiète pas. Tu peux regarder.

Elle se détache des bras de son père et regarde par dessus bord. C'est un dauphin. Bizarrement, il lui paraît familier. Elle est tentée de tendre la main.

- Tu peux le faire. C'est Gros-dent.

C'est ça, Medjine le reconnaît, tout en s'étonnant de pouvoir reconnaître un homme sous l'apparence d'un dauphin. Elle allonge la main et l'animal vient se placer juste dessous. Pourra-t-elle raconter, quand elle reviendra (quand ?), qu'elle a caressé un dauphin ?

Medjine distingue maintenant une côte, une sorte de plage au loin, avec des silhouettes de cocotiers.

- La dernière fois, c'était une tortue, dit son père. Il m'est aussi apparu en lamentin.

Une barque a quitté la plage. L'animal s'agite sous la main de Medjine. Il recule. Il va s'en aller.

- Attends !

Les yeux de l'homme dauphin la fixent. Il s'immobilise. La main de la jeune fille est tendue vers lui

- Attends. Viens.

Rien ne bouge, si ce n'est la barque qui s'éloigne de la côte et vire pour la longer. Des pêcheurs qui étendent un filet.

- Pour Yvana.

Ce qu'il y a de Gros-dent dans cette bête semble avoir frémi. Il revient sous la main qui se pose. Et écoute.

- On m'a dit que tu es dans le coma. Le coma, ce n'est pas la mort. Il doit y avoir un chemin pour revenir. Pense à Yvana, pense à tout ce que tu aimerais lui dire. Pense à tout ce qu'elle a besoin d'entendre.

Les pêcheurs approchent. Medjine les regarde, ne reconnaît personne. Ils passent tout près, occupés par leur pêche, et ne prêtent aucune attention aux père et

fille de l'entre-mondes.

Le dauphin a plongé.

- Gros-dent ! Il faut revenir ! Tu dois revenir !

Les cris se perdent dans le silence de cette mer qui se trouble à peine, les pêcheurs amorcent leur virage vers la plage. Medjine lâche totalement son corps et ferme les yeux. Elle n'entend plus que son propre souffle dont elle s'imagine, l'oreille contre la poitrine de son père, qu'il chatouille, (qui sait ? anime ?), le cœur trop tranquille.

- Medjine, il est temps. Il faut partir.

Son cœur à elle bat pour deux, pour maintenant et pour toutes les heures, les années vides qui forment son horizon. Elle regarde son père.

- Partir où ?

- Là-bas.

Il lève le bras vers le large. Il y a une île. A aucun moment depuis qu'elle est à bord de cette barque Medjine ne l'a remarquée.

- Allez, tu t'es assez reposée. Aux rames ! Tu ne crois quand même pas que ce rafiote, comme dit ta mère, va avancer tout seul ?

Le ton est posé mais il y pointe quelque chose comme un sourire, celui qui creuse des ruisselets d'eau claire au coin des yeux. Les pêcheurs ont accosté,

silhouettes petites qui s'agitent pour amarrer la corde qu'il faudra tirer.

- Attends, ils vont corner.

Medjine a toujours aimé entendre cet appel soufflé dans une conque, qui attire des environs tous les bras vigoureux prêts à jouer de force pour obtenir la juste part du butin. Et comme attendu, la sonnerie puissante, poussée vers le ciel, envahit l'air, ricoche sur les pentes des collines, irrigue de vie les sentes humaines.

Alors Medjine se lève et prend place, met les rames à l'eau et, tournant le dos à son père, face à la côte où l'on accourt, retrouve les mouvements qu'elle a appris dans les eaux de Carrefour-Guinée alors que ses forces n'y suffisaient pas encore et que l'homme derrière y ajoutait un peu des siennes. Et l'eau se laisse fendre plus facilement que Medjine s'y attendait, la barque se fait docile, la plage doucement s'éloigne. Déjà les premiers tireurs sont en place. L'île, derrière, doit s'approcher. Il sera toujours temps d'y regarder.

- Ils sortent souvent ces derniers temps. Ils essaient de l'attraper.

- Gros-dent ?

- Oui.

La barque file, le clapotis des rames amarre insensiblement Medjine à une nécessité qu'elle

n'accepte encore que du bout de l'âme.

- Medjine, mon bébé, il est temps que tu me quittes.
Ne te retourne pas. Laisse-toi aller.

Ne pas se retourner ? Il semble à Medjine qu'on se trompe d'histoire. Mais elle comprend aussi que si elle tourne ses yeux vers son père, elle n'aura pas le courage de continuer. Alors, pendant que des larmes lui viennent et coulent jusque dans son cou, un fredonnement se lève, un air d'enfance au creux duquel elle se blottit, puis, quand la mélodie est bien installée, vient le chant, alerte et doux :

*En arrivant au carrefour de l'arbre à pain je
rencontre Gisèle,*

*Gisèle essaie d'attraper des mangues, tous les
enfants se réjouissent,*

Oiseaux du bois, ayez pitié de moi :

Si ma mère apprend que j'étais au bal,

Elle me tuera...

Dès les premiers mots Medjine a fermé les yeux, acceptant de n'avoir plus de son père que sa voix, et quelques secondes plus tard le sommeil l'envahissait.

Réveil. Elle est assise à l'entrée de la grotte, contre la roche. Le bateau, pas la barque, celui qui a amené l'auxiliaire de la mort, est juste devant bien que l'eau semble s'être retirée. Medjine a ses vêtements. Le squelette est assis à côté d'elle, le crâne dans les phalanges, les coudes appuyés sur les rotules.

- Il t'en a fallu du temps.

Du temps. Medjine se demande combien de temps. Elle parvient à lire sa montre : 5h.

- Je suis vraiment restée tout ce temps-là ?

- Oh, tu sais, là où tu es allée, le temps n'est pas ce que tu connais. Il peut accélérer, ralentir, s'arrêter. En revanche ici il file droit et tu devrais te dépêcher de l'imiter si tu ne veux pas avoir quelques problèmes en arrivant chez toi.

Medjine réalise que toute peur a disparu, que cet être si improbable, elle est tentée de s'en faire un ami.

- Je te reverrai, je veux dire, avant la dernière fois ?

Comment des orbites vides, des mâchoires nues peuvent exprimer quelque chose, elle ne saurait le dire, mais elle est sûre d'avoir vu une sorte de sourire sur cette face camarde.

- Allez file.

Elle se lève, salue et, guidée par la lumière de la lune, elle parvient à voir les rochers sur lesquels prendre appui pour quitter cette crique. Elle n'éprouve plus, sur le chemin du retour, qu'une grande fatigue sereine. Les arbres lui semblent familiers et ce bout de chemin de l'île d'Avallon lui paraît maintenant comme une part d'elle-même. Des élans de tristesse viennent se mêler à ce chaos d'émotions, la dernière image de son père, définitivement, mais aussi celle qui lui manquait. Il y a longtemps qu'elle n'a pas été aussi heureuse.

De : Medjine (medjine.lglc@hotmail.com)

A : Natacha (natachoukiss@yahoo.fr)

Date : 21/11/2010

Natou, ma sœur,

Beaucoup de choses ont changé depuis mon dernier message. Mais ce qui ne change pas, c'est toi et moi. Alors oui, mon papa peut bien être le tien, et je serai ta sœur (mais pas ta petite sœur). Il est d'accord, et je l'entends déjà demander si tu as bien appris ta leçon de géographie. Qu'est-ce que tu crois ? Il ne faisait pas que des blagues ! Tant pis pour toi, tu vas devoir te mettre un peu plus au travail !

Avec ma mère, ça va mieux. Nous nous sommes apaisées. Elle a mis aux murs des fers découpés qu'elle laissait au fond d'une armoire. Il y en a un qui représente une sirène et qui plaît beaucoup à ma grand-

mère. Parce que là aussi il y a eu beaucoup de changement. Dis à Grann Edélia que j'ai trouvé sa sœur (décidément, la famille se recompose!). Elle a plein de belles histoires à raconter sur la mer et sur l'île. Elle a toujours un air un peu dur mais il ne faut pas s'y fier. J'aimerais bien que tu la rencontres un jour. Pourquoi pas ?

Maman dit qu'elle m'enverra en Haïti l'été prochain, ou bien que nous irons ensemble, l'année suivante. Tu peux aussi dire ça à notre grand-mère, pour lui donner le courage d'attendre.

Finalement, c'est plutôt bien de ne pas aller à l'école. De toute façon je travaille. C'est vrai que je vois peu de monde, mais j'ai quand même rencontré quelques jeunes assez sympas. Pas encore des amis, mais ça viendra peut-être. Et puis surtout, en attendant l'an prochain et la pension, il y a cette île à découvrir. Avallon est petite, mais je n'ai pas fini d'en fouiller les recoins, et en cette saison c'est vraiment sauvage. Je me rends compte que ça me plaît (nous avons beau être sœurs, nous ne sommes pas obligées d'aimer les mêmes choses). Je joue à l'archéologue, je m'amuse à chercher, ou plutôt à imaginer des traces de la présence d'une très ancienne fée de l'île qui s'appelait Morgane. Ma grand-mère m'en a parlé. Si ça se trouve, nous sommes ses descendantes.

Comment ça, je deviens folle ? Eh bien chère sœur, j'attends le message où tu essaieras de me ramener à la raison.

Bises salées (comme le beurre d'ici, un régal, et les crêpes, je te dis pas !)

Jinou.

P.S. J'ai failli oublier : ce matin il s'est produit une chose très rare, surtout si tôt dans l'année paraît-il, un petit miracle : j'ai vu la neige !

Voilà, c'est fini. Si vous avez aimé cette histoire et si vous faites partie de la tranche la plus âgée des lecteurs potentiels de cette nouvelle (de 16 à 106 ans), je vous convie à venir voir quelques autres de mes méfaits littéraires sur le site :

<http://www.lemornekarate.com/> .

C'est également là que vous pourrez guetter la possibilité d'une suite aux aventures de Medjine. Mais ne soyez pas trop pressés.

Bonne(s) lecture(s) et peut-être à bientôt.

Eric Téhard